This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Educ U 4810.50.899

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

CHARLES CESTRE

UNE GRANDE UNIVERSITÉ AMÉRICAINE

L'UNIVERSITÉ HARVARD

DIJON
IMPRIMERIE J. BERTHOUD, RUE BOSSUET, 15
—
1899

Educ U 4810.50.899

Hommage cordial d'un étudiant de Harvard, dont je m'honore d'avoir été le condisciple

Charles Cestre
A. M. Harvard, '99

HARVARD COLLEGE LIBRARY
TRANSFERRED FROM THE
HARVARD UNION LIBRARY
MAY 7 1937

Conférence faite à l'Université de Dijon.

MESDAMES,
MESSIEURS,

Le premier point du Nouveau-Monde qui se présente aux regards du voyageur venant de France, c'est la rade de New-York. Il est de mode, depuis qu'on a abusé de l'exotisme et, trop de fois, trompé la crédulité confiante du lecteur de récits de voyages, de prétendre à l'impassibilité à l'égard de l'Amérique : tel, M. Brunetière, dans un récent article de la *Revue des Deux-Mondes*, où il fait, si je puis ainsi dire, le premier versement de ses impressions d'Amérique, dont nous attendons toujours le payement intégral. Quoi qu'on en puisse dire, la rade de New-York justifie toutes les formules d'admiration ; c'est un spectacle grandiose. Sous la protection du geste auguste de la Liberté de Bartholdi, des milliers de navires de toutes les formes et de tous les tonnages sillonnent l'immense bassin, formé par Brooklyn, New-Nork et Jersey-City ; des bacs énormes transportent à travers le bras de mer des trains entiers avec leurs locomotives ; les maisons à vingt étages du quartier de la Batterie se dressent comme des tours dans un panorama gigantesque, dont l'arche du pont de Brooklyn forme le cadre prestigieux...

Le paquebot atterrit, et, à peine débarqué, vous sautez dans un des vapeurs luxueux qui font le service des côtes, et qui vous emporte dans la direction de Boston. De ce steamer-palais, vous passez dans un wagon-palais, et, encore tout étourdi de cette hâte, de ce luxe, de tout l'étrange et

l'inattendu qui a frappé vos regards, vous foulez enfin le pavé de Boston, de la ville qu'on a appelée l'Athènes de l'Amérique, célèbre par son antiquité, ses souvenirs historiques et sa culture. Encore une demi-heure en *car* électrique, et vous êtes à Cambridge, la ville universitaire par excellence des Etats-Unis.

Il n'est guère possible d'éprouver un plus violent effet de contraste. Cambridge est une oasis de repos, de calme et d'apaisement au milieu de la fièvre, de l'agitation et du tumulte de la vie américaine. Des deux côtés d'une avenue ombragée de grands arbres, de petites maisons de bois, de style *colonial,* comme on dit en Amérique, sommeillent au milieu de pelouses vertes et sourient gracieusement derrière un réseau de plantes grimpantes. Ni murs, ni grilles à volets de fer, ni rideau impénétrable d'arbustes n'empêchent le regard d'errer dans le dédale des allées et de se poser sur les parterres de fleurs. L'Américain croirait faire acte d'égoïsme s'il cachait son domaine aux yeux des passants.

Au bout de l'avenue, vous atteignez un grand emplacement où les constructions se retirent à une plus grande distance de la voie publique, où les gazons prennent plus d'ampleur, où les feuillages s'étendent à l'infini ; c'est l'Université Harvard. Si vous voulez bien, je vais vous servir de guide pour une courte visite à l'Université.

Nous entrons par la grille de fer forgé, gracieuse sur ses assises de briques, qui donne accès dans l'emplacement modestement appelé la *Cour*. Nous sommes dans un vaste rectangle, tapissé de gazon et planté d'ormes séculaires, que la main de l'homme n'a jamais ni dirigés, ni taillés. Dix édifices de tous les âges et de tous les styles nous entourent, qui portent le nom de leur fondateur. La plupart sont en briques, quelques-uns en pierre, l'un même en bois, comme les vieilles maisons de la ville. De la vigne-vierge et du lierre du Japon envahissent toutes les parois, encadrent les fenêtres, retombent en festons des saillies et des corniches. Les Américains aiment tant la nature, qu'ils veulent la voir partout, luxuriante, débordante de vigueur et de sève. Ils croi-

raient commettre un sacrilège s'ils appliquaient le fer à la végétation violente et désordonnée des ormes de la Cour ; ils hésitent à émonder le lierre qui obscurcit les fenêtres. La nature, comme si elle leur était reconnaissante de l'avoir tant aimée, adoucit les lignes nues des vieux édifices, élevés en hâte à une époque où les nécessités pressantes ne permettaient pas de songer à autre chose que l'utilité, et ajoute un complément de grâce à l'élégante simplicité des nouveaux.

Partout les tons rouges de la brique se marient aux tons verts, dans les flots de soleil d'un ciel d'Italie ; des pépiements d'oiseaux animent le feuillage d'une vie caquetante et frémissante ; sur les gazons se pavane avec de dédaigneux hochements de tête le rouge-gorge d'Amérique, qui, comme nos hirondelles, revient tous les étés dans la Nouvelle-Angleterre et recherche les habitations des hommes ; l'écureuil gris, un autre animal d'Amérique, assis confortablement sur son train de derrière, la queue en panache, tremble de tout son petit être gracile en grignotant quelque larcin. Une vieille pompe de bois — pittoresque anachronisme dans le pays des inventions et des machines, — achève de donner à la Cour son caractère vieillot, que les Américains lui conservent jalousement, avec la passion d'archaïsme d'un peuple qui manque de recul dans le passé. Aux heures de *farniente*, quand l'étudiant, adoptant sa posture favorite, se couche paresseusement sur le dos, il peut se croire transporté dans un entourage pastoral, sous la voûte bruissante de la forêt. Dans le silence qui tombe des vieilles murailles, à la fraîcheur des ombrages académiques, il trouve le vrai repos, que son camarade de France cherche souvent en vain, dans l'agitation des villes et le bruissement de la foule. Plus tard, dans la vie, le souvenir de son vieux Collège chante dans sa mémoire une note gracieuse et poétique dans le concert des heureuses années de jeunesse.

Nous passons de la Cour dans le *Quadrangle*. Encore des gazons, encore de grands arbres, encore des plantes vertes qui montent à l'assaut de toutes les parois et prennent posi-

tion sur toutes les anfractuosités. Ici, nous sommes entourés de trois bâtiments de considérables dimensions : la bibliothèque, la chapelle et une construction affectée à des salles de cours, qui portent toutes trois le nom de leur fondateur.

Nous traversons une avenue bordée d'arbres, que nous prendrions pour la grande sœur des petites allées proprettes qui sillonnent les gazons, si une ligne de *cars* électriques ne nous annonçait que la ville pénètre ici l'Université et que l'agitation extérieure fait monter sa rumeur jusque dans le sanctuaire des Lettres et des Sciences.

Nous sommes en présence de *Memorial-Hall*, l'édifice central de l'Université. De style gothique et des proportions d'une cathédrale, ce monument fut élevé en 1870 par les anciens élèves, en l'honneur de leurs camarades morts pendant la Guerre de Sécession. Comme il arrive souvent en Amérique, dans des circonstances de ce genre, un généreux donateur offrit 500.000 fr. à condition que le reste du million fut souscrit par les autres intéressés. Six mois après, on commençait les travaux avec une première mise d'un million et les souscriptions affluaient bientôt jusqu'à concurrence de cinq millions de francs. Il n'y a pas d'année que la pieuse sollicitude des jeunes promotions n'ajoute à l'édifice un complément de décoration, sous la forme d'un vitrail, d'une horloge monumentale, d'un tableau ou d'une statue.

Le transept répond plus spécialement à la destination première de l'édifice. Des plaques de marbre commémorent les noms des Harvardiens tombés au champ d'honneur pour la cause de l'humanité, et deux drapeaux troués de balles font flotter leurs lambeaux glorieux. Le chœur est aménagé en grand amphithéâtre pour les cérémonies extraordinaires. C'est là que chaque année le Président (nous dirions le Recteur) remet en pompe leurs diplômes aux candidats heureux et confère à des personnes de marque le titre de Docteur *honoris causa* ; c'est là qu'ont été joués par les étudiants le Phormion en latin, l'Œdipe Roi en grec et Athalie en français ; c'est là que MM. Brunetière et Doumic ont adressé la parole à un auditoire de mille personnes ; c'est là que l'Or-

chestre Symphonique de Boston vient donner chaque hiver une série de concerts classiques. La nef sert de vaste salle à manger pour les 1.100 dîneurs de la *Harvard-Dining-Association*. C'est là que j'ai pris mes repas pendant deux ans et, le dernier jour comme le premier, je n'ai pu entrer dans ce magnifique vaisseau, sans me sentir serré de l'émotion qu'on éprouve à la vue des grandes choses. Les arceaux de la voûte s'élançaient à quarante pieds avec une hardiesse qu'accentuait encore la fragilité apparente du bois dont ils étaient faits. Les parois étaient percées de larges baies ornées de vitraux, qu'avaient offerts les *Classes* d'étudiants, qui, tous les ans, quittent l'Université. Les murailles étaient ornées des portraits de ceux qui, depuis deux siècles et demi, de génération en génération, ont consacré une partie notable de leur fortune à doter l'Université : peintures souvent d'un art naïf, mais riches en souvenirs. Cinquante tables de vingt couverts, rangées en lignes parallèles déployaient leurs services élégants et leurs pyramides de fruits. Cent domestiques nègres, de tous les tons, depuis le noir d'ébène jusqu'à la teinte café au lait — une superbe collection pour une étude ethnographique sur le mélange des races — au sourire béat et aux bonnes faces stupides, portaient les plats fumants dans toutes les directions. Une galerie supérieure était souvent occupée par des visiteurs et des visiteuses, que la gaieté du *Lampocn*, le journal comique illustré des étudiants, désignait par l'appellation spirituelle d'*extras*...

Il nous reste encore à parcourir un espace au moins aussi grand que celui que nous venons de traverser, où les constructions disparaissent dans des bouquets d'arbres et sous l'envahissement du lierre, et où des gazons occupent tous les espaces libres. Nous rencontrons l'Ecole de Théologie, avec sa bibliothèque et sa chapelle, l'Ecole de Droit, le Gymnase, le Musée d'archéologie américaine, les Muséums d'histoire naturelle, de botanique et de géologie, le Musée d'art, les Laboratoires de physique et chimie, et de nombreux *dormitories* ou hôtels d'étudiants, appartenant à l'Université. Puis c'est le champ de *base-ball*, les cours de tennis, où cent

joueurs peuvent évoluer à l'aise, la piste de course pour les coureurs et les sauteurs. Il faut aller jusqu'au haut de la ville, sur une éminence, pour trouver l'Observatoire et le Jardin botanique. Il faut redescendre vers la rivière Charles, pour atteindre le *Boat-House* et le champ de *foot-ball*, entouré de tribunes où peuvent prendre place 25.000 personnes. C'est à Boston, près des hôpitaux dont elles ont besoin pour leurs travaux pratiques, que sont l'Ecole de médecine, l'Ecole dentaire et l'Ecole vétérinaire. La Station agronomique possède, dans les environs de la ville, une ferme et un Arboretum, récemment légué à l'Université, qui est devenu une des plus belles promenades de Boston.

Enfin Harvard a son annexe pour les femmes, le *Collège Ratcliffe*, où les professeurs répètent leurs cours devant 420 jeunes filles, qui profitent ainsi, au même titre que les hommes, des bienfaits du haut enseignement.

Pour achever de vous donner une idée de l'importance et des ressources matérielles de la première Université des Etats-Unis, il ne sera pas inutile de citer ici quelques chiffres. En 1897-98, la valeur des terrains et des bâtiments s'élevait à 20 millions de francs ; 43 millions étaient placés à intérêts ; les appareils scientifiques étaient estimés à 5 millions. Les revenus de l'Université consistaient en 2.650.000 francs de droits de scolarité et d'examens, à raison de 750 francs par étudiant, et en 1.950.000 francs d'intérêts produits par les capitaux placés et le rapport des biens-fonds. De plus, chose admirable, l'Université reçoit annuellement en dons et legs une moyenne de un million et demi, dont une partie s'ajoute aux capitaux placés, une partie entre dans les dépenses courantes et porte le budget annuel de l'Université à cinq millions de francs.

Vingt-huit prix en argent, fondés par des particuliers, sont décernés annuellement après concours, et s'élèvent à la somme de 18.125 francs. Vingt-deux bourses de voyages, variant de 1.500 à 3.750 francs, et montant ensemble à 58.000 fr. et deux cent trois bourses ordinaires, variant de 750 francs à 1.500 francs et montant ensemble à 217.375 francs sont don-

nées annuellement aux étudiants méritants et nécessiteux ; soit au total : 293.500 francs donnés par l'Université en encouragements et aide pécuniaire aux étudiants.

Trois cents professeurs enseignent 3.864 étudiants résidants et les 420 jeunes filles de Ratcliffe ; 717 élèves, étrangers à l'Université, ont suivi les cours d'été.

Tel est ce puissant organisme qui, à sa fondation en 1638, n'avait que vingt-cinq étudiants de théologie, qui, d'abord soutenu par les fonds publics de la colonie naissante, fut bientôt remis, dans des temps plus prospères, à la sollicitude privée, et qui a progressé à pas de géants, par l'admirable dévouement des particuliers, qu'il a d'ailleurs toujours su provoquer en s'adaptant sans cesse aux besoins nouveaux du pays.

II

Revenons à la Cour et observons les flots d'étudiants qui s'écoulent des *dormitories* à Memorial-Hall, ou des salles de cours à la Bibliothèque.

Ils ont tous comme un air de famille. Nés d'une race naturellement forte et que les exercices physiques, érigés en système et pratiqués depuis l'enfance, ont encore développée, ils sont généralement grands, à large carrure, nerveux, sans masse de chair inutile, tout squelette et tout muscles. Leurs visages, glabres ou imberbes, ont souvent une douceur inattendue, qui contraste avec la robustesse de leur charpente. Leur ciel ensoleillé et les conditions d'une vie particulièrement intense ont modifié en eux l'hérédité anglaise de la race primitive : ils ont conservé la force, mais ils ont perdu la lourdeur et la morosité britanniques. Leurs traits se sont affinés, leurs nerfs se sont aiguisés, l'intelligence est devenue plus rapide, et c'est cette vivacité — au nom de laquelle ils réclament une supériorité sur leurs frères d'Outre-Mer — qui brille dans leurs physionomies mobiles, au profil délicat. Un de leurs compatriotes, le sculpteur French, a admirablement saisi ce type dans son guerrier du monument de Boyle

O'Relly, à Boston : sur une poitrine d'athlète et un cou de lutteur, il a placé une figure douce, qui aurait une expression presque féminine, s'il ne lui avait mis au front le pli de la volonté.

L'Américain s'affranchit volontiers dans la rue des obligations qu'accepte le Français dès qu'il met le pied hors de son chez-soi. Il y a de la brusquerie dans son costume comme dans ses manières. Comme il supprime le coup de chapeau entre hommes, la poignée de main entre amis et les effusions entre parents, il se dispense aussi de la redingote et du chapeau haut de forme. D'ailleurs, le caractère de demi-campagne de Cambridge autorise toutes les familiarités. Professeurs et étudiants portent le veston et le petit chapeau. Le costume de bicycliste est fort en honneur — comme la bicyclette semble être l'instrument de locomotion obligé. Le professeur suit l'entraînement général ; il est reconnaissable, d'ailleurs, à la prudence de son allure et à la vénérable antiquité de sa machine.

On chercherait vainement, parmi ces jeunes gens, les excentricités de costume et les prétentions d'attitudes. Riches et pauvres, artistes et..... simples travailleurs, se confondent tous dans une apparence uniforme de correction anglo-saxonne. L'Université n'a-t-elle donc pas ses *snobs* ? Si, elle les a, comme le pays a les siens — et M. Bourget n'a pas été long à les trouver. A Harvard, ils se révèlent par le luxe de leurs logements et par l'exclusivisme de leurs clubs. Mais les différences sociales ne descendent pas dans la rue. Sortis de leur *home* ou de leur club, tous subissent la loi d'une opinion publique inflexible, qui ne permet à personne de s'autoriser que de ses œuvres, qui, chez le pauvre et chez le riche, respecte la même dignité d'homme, qui n'accorde son estime qu'à la volonté et à l'énergie, et, ne connaissant pas la servilité, ne souffre pas la morgue. D'ailleurs, le fils de millionnaire américain a de qui tenir ; il a sous les yeux l'exemple d'un père, qui souvent s'est élevé des bas-fonds de la Société jusqu'au premier rang du monde de l'industrie ou de la finance. Il sait d'autre part que, dans son pays, les fortunes

se font et se défont d'un caprice de la spéculation, et que, s'endormant millionnaire, il peut se réveiller Gros-Jean.

Pour ces raisons, et parce que la race, par atavisme, a l'activité dans le sang, et parce que le milieu déborde d'activité incessante, le plus riche vient à l'Université avec le dessein arrêté de se préparer à une vie utile et productrice. S'il n'évite pas les clubs à base de snobisme, il recherche les nombreuses associations d'étudiants où triomphe l'esprit démocratique, où l'on gagne la présidence et les postes d'honneur par la supériorité de l'intelligence, la force du caractère, et ce je ne sais quoi dans la parole et le regard par où s'affirment les conducteurs d'hommes. Car, si la fortune, en Amérique, est une force — qui sert surtout à seconder l'énergie et à servir l'initiative — elle ne comporte aucun privilège, elle n'autorise pas les airs d'importance et elle ne commande pas l'obséquiosité.

De même que le snobisme est rare à Harvard, la bohême y est inconnue. Il y a — ou plutôt, il y a eu — chez nous deux sortes de bohême : la bohême pour la bohême, à peu près contemporaine de l'art pour l'art, et produite par les mêmes causes, et la bohême par nécessité. La première, la bohême pittoresque, n'existe pas à Harvard pour les mêmes raisons qu'elle a disparu chez nous. Les étudiants français ont compris qu'ils avaient mieux à faire qu'à dépenser des trésors d'ingéniosité pour défoncer magistralement un couvre-chef ou pour éculer savamment une paire de bottines. Autant que nos jeunes gens, les Américains entrent à l'Université avec un dessein sérieux.

Il subsiste encore, chez nous, une variété de l'espèce, la bohême artiste. Elle est pratiquée par de petits jeunes gens, à prétentions littéraires, musicales ou artistiques, qui comprennent l'art comme une production artificielle, parfum d'étrangeté, régal de délicats, délice d'initiés, triomphe de mages, et qui, pour se maintenir dans l'état d'esprit convenable, ont besoin de s'entourer d'une atmosphère irréelle.

On s'essaye aussi à Harvard à la littérature et à l'art, et non sans succès. Les étudiants ont leur journal quotidien, le

Crimson, leur revue bi-mensuelle, l'*Advocate*, leur revue mensuelle, le *Harvard Monthly*, leur feuille comique illustrée, le *Lampoon*. Ces journaux ont leur comité de rédaction, soigneusement trié sur le volet, dont c'est non seulement un honneur de faire partie, mais un profit réel, car ces entreprises ne seraient pas américaines, si elles ne *payaient* pas, comme ils disent. Un certain nombre de Sociétés, comme le *Hasty Pudding*, le *Delta Upsilon*, le *Pi Eta*, sont spécialement constituées pour la représentation de Revues dramatiques, dont le livret et la musique sont composés par leurs membres. Le *Cercle Français*, assez bizarrement — mais nous sommes en Amérique — agrémente ses représentations annuelles de Molière, de ballets, dont la musique est l'œuvre d'un étudiant compositeur. Les étudiants de quatrième année, la *Classe* sortante, élisent un poète, un orateur et un harangueur humoristique, qui donneront à la fête de la Classe, ou *Class-Day*, un caractère littéraire à demi-sérieux, à demi-enjoué. Ces productions juvéniles sont loin d'être médiocres, témoin l'empressement des directeurs de journaux et de Revues à s'assurer le concours des anciens membres de la presse de Harvard, témoin le fait que, parmi les anciens membres des clubs dramatiques, il y a des auteurs dramatiques connus. Mais ces apprentis poètes, littérateurs ou dramaturges, ne se singularisent pas par le costume ou le port de cheveux. N'étant ni symbolistes ni décadents, ils ne portent pas sur eux l'enseigne du symbolisme et du décadentisme ; ils ne se séparent pas de la société, pas plus que leur art ne se dissocie de la vie.

La bohême par nécessité, la bohême besoigneuse, n'était représentée à Harvard, pendant que j'y résidais, que par deux individus : un Australien de la Faculté de Théologie, à la longue barbe flavescente, le type américain de l'étudiant à vie, et, — j'ai quelque confusion à le dire, — par un Français, un Chartiste, à qui la paléographie avait notablement brouillé les idées et qu'une triste ironie du sort avait jeté sur le sol le plus impitoyable aux incapacités. Parmi les Américains, il n'y avait pas de miséreux, francs bohêmiens ou pauvres honteux, parce que l'Américain aime mieux se mettre à

n'importe quel métier, même le plus pénible, même le plus humble, plutôt que de traîner une jeunesse famélique, sans espoir que de faire jamais rien qu'un déclassé.

Et pourtant il y a des pauvres dans cette grande agglomération universitaire, qui est démocratique comme la nation même et se recrute à tous les degrés de l'échelle sociale. Il y a des pauvres qui, hier encore, étaient ouvriers et artisans, et qui sont venus à pied de leur province éloignée, soutenus par l'âpre courage que donne la volonté d'apprendre et l'ambition de s'élever. La première année surtout est dure pour eux. Ils ne savent pas encore assez pour donner à leurs camarades des leçons, que les prix américains rendront rémunératrices ; l'Université, qui ne les connaît pas, ne peut pas leur donner une bourse ou un emploi de bureau, comme elle fait pour tant d'autres ; ils n'ont pas encore concouru pour les prix. Il leur faut subvenir à leurs besoins matériels, recueillir sou par sou les 750 francs de scolarité, et, en manière de récréation, se distinguer parmi leurs condisciples au cours et à l'examen, pour obtenir l'année suivante la bourse attendue, qui fera luire le premier rayon d'espoir dans l'enfer de leur vie. Aussi les voit-on se mettre à toutes les besognes avec un fier courage. Ils réparent les montres de leurs camarades, ou copient leurs devoirs sur la machine à écrire, ils servent à table dans les restaurants, ils s'engagent comme conducteurs-remplaçants sur les cars électriques, ils entreprennent l'entretien des calorifères dans les maisons bourgeoises — ouvrage que les bonnes américaines refusent de faire, comme trop dur pour une femme. Pendant les vacances, ils reprennent leur ancien métier. Beaucoup succombent à la tâche ; les plus forts et les mieux doués résistent. Tout le monde ne voit dans cette loi impitoyable qu'un moyen légitime de sélection artificielle, qui sauve la société de la plaie des déclassés (1).

---

(1). Pour ce qui concerne la pureté de mœurs, la santé morale de Harvard et leurs causes probables, voir mon article du 15 mai 1898, dans la *Revue Internationale de l'Enseignement*.

Je dois d'ailleurs à mon respect de la vérité de dire qu'il n'y a pas qu'en Amérique que de tels exemples d'énergie se rencontrent. Tel avocat, tel médecin, tel universitaire français, qui ont fait leurs études en donnant des leçons ou en exerçant le métier ingrat de répétiteur, n'ont pas vu des jours moins durs que l'étudiant-artisan américain. A ce sujet, je rappellerai seulement la réponse qu'un de nos présents inspecteurs généraux faisait à un jeune universitaire : « Jeune homme, lui disait-il, si vous voulez arriver, faites comme moi ; travaillez jour et nuit ; vous voyez qu'on n'en meurt pas toujours. »

Toutes les classes de la société sont représentées dans les Universités américaines, et les jeunes gens y viennent, non pas exclusivement pour se préparer à un examen d'Etat, à une profession lucrative ou à un emploi public, mais pour recevoir une éducation générale qui fera d'eux des hommes plus complets et de meilleurs citoyens. Avant d'entrer dans les écoles spéciales pour le Droit, la Médecine, la Théologie, les hautes études de Lettres et de Sciences, les étudiants américains doivent passer quatre années, de dix-huit à vingt-deux ans, dans un département de l'Université qu'on appelle le *College*, où ils reçoivent un enseignement déjà supérieur, mais pas encore spécialisé. Les statistiques montrent que le nombre de ceux qui entreprennent ensuite des études professionnelles, et de ceux qui entrent dans l'industrie, le commerce ou l'agriculture, s'équilibre à peu près exactement. Nous nous trouvons donc en présence de ce fait que, dans un des deux grands pays anglo-saxons, où, prétend-on, toute l'éducation est dirigée vers les connaissances pratiques, immédiatement utilisables, une notable proportion de ceux qui créent la richesse matérielle du pays vient passer quatre années de jeunesse dans une Université, après de longues études secondaires poussées jusqu'à dix-huit ans. Si nous nous tournons vers l'autre grand pays anglo-saxon, vers l'Angleterre, nous voyons qu'on exige des futurs fonctionnaires de l'Inde, des candidats au concours ardu du *Civil Service*, autant de latin, de grec et de mathématiques

pures, que de sciences dites modernes, géographie, physique et langues vivantes.

L'avidité de culture qui s'est emparée de l'Amérique, et qui n'a d'égale que sa fièvre d'activité dans le domaine pratique, ne se manifeste pas avec moins d'intensité chez les femmes. La culture générale que les jeunes gens viennent chercher à Harvard, les jeunes filles la trouvent à Ratcliffe. Sans doute, en Amérique comme dans notre vieille Europe, les femmes commencent à rechercher les études spéciales et pratiques, qui ouvrent les professions libérales. Dans le pays qui est le berceau du féminisme, le féminisme qu'on pourrait appeler *alimentaire*, compte de nombreux champions. Il y a des femmes-professeurs, dans certaines Universités de femmes et surtout dans les écoles secondaires mixtes, d'où elles chassent de plus en plus les hommes. Il y a des femmes-médecins; il y a des femmes-avocats; il y a même des femmes-pasteurs. Dans certains Etats de l'ouest, il est possible d'entendre, le dimanche, la doctrine puritaine du renoncement et de la faillibilité de la chair prêchée par une jolie *ministresse*, que la robe noire et le bonnet carré ne réussissent pas à rendre laide. Mais ce sont des exceptions. Sans doute il arrive aussi que les Ratcliffiennes s'encombrent la mémoire de connaissances un tantinet pédantesques. Mais pour pâlir sur les verbes grecs, pour pénétrer les arcanes de l'ancien Haut allemand, pour écrire des mémoires sur le parasite abdominal de la fourmi blanche... elles n'abdiquent aucun de leurs privilèges de femmes. La *College-girl* est souvent jolie — et, mieux que Philaminte, elle justifierait les empressements de Vadius... pour l'amour du grec. Elle est généralement élégante, toujours gaie. Comment l'étudiante américaine ne serait-elle pas gaie? Elle est libre comme l'air. Elle prend des trésors de santé au tennis, au *basket-ball*, au gymnase. Avec ses compagnes du *Club des Oisives*, elle organise des fêtes, au Collège même, et sous le patronage bon enfant de la Doyenne, où elle invite les jeunes gens de ses amis — les mamans en sont rigoureusement exclues, ces demoiselles sont chez elles. Elle forme avec des jeunes gens, dûment

recommandés et présentés, de ces bonnes camaraderies qui ne sont possibles qu'en Amérique, comme dans le pays, non pas où la femme est naturellement plus sûre d'elle-même, mais où elle a appris à dominer sa sensibilité, et surtout où l'homme professe à son égard les sentiments les plus chevaleresques et un respect profond, absolu .. Aujourd'hui la Ratcliffienne revêt la jupe courte et chausse le brodequin de marche en peau de kanguroo pour un *cross-country-walk*, une course à travers champs et à travers bois, avec d'autres jeunes filles et des jeunes gens de leurs amis. Demain, dans la même société, en jupe de piqué blanc et en corsage clair, elle pagaiera dans la pirogue indienne, sur la rivière Charles.

A ce régime, la jeune Américaine prend une aisance de manières et une franchise de langage, qui ne sont pas incompatibles — elle le prouve bien — avec la vraie réserve féminine. Son éducation, souvent complétée par des voyages, sa fréquentation de milieux divers et de sociétés variées élèvevent sa conversation au-dessus des commérages de clocher et des scandales mondains. La liberté dont elle jouit a développé sa personnalité et lui permet de l'affirmer à l'occasion. La femme américaine serait presque l'idéal de la femme dans notre civilisation moderne, si — il y a des conditions même aux choses les plus parfaites — si elle n'était un objet de luxe très dispendieux, et qui fait à bon droit reculer plus d'un mari. Avec le goût des arts et des sciences, elle a généralement pris au collège, le dégoût des choses du ménage. Le rêve de plus d'une Américaine, c'est de trouver un mari, qui l'installe à l'hôtel dans une ville d'Université, où elle puisse continuer à suivre des cours de français, d'harmonie ou de calcul intégral, suivant ses préférences. Elle n'aura pas de cesse qu'elle ne se fasse élire à un *Browning-Club*, ou qu'elle ne s'affilie à une société mystico-éthico-philosophique de *thérapeutique-mentale*, où elle écoutera avec onction des conférences alambiquées et sera parfois admise à l'honneur de lire un *paper*, un mémoire compilé de sa propre main dans les encyclopédies. Il y a trop de choses qui l'attirent hors de

chez elle pour qu'elle se plaise à la maison. Elle n'est pas, comme dans notre bon pays de France, la gardienne et, si je puis dire, le génie tutélaire du foyer.

III.

Mesdames et Messieurs, les séductions des Américaines m'ont entraîné un peu loin de ma route initiale. Revenons, si vous le voulez bien à l'Université et aux étudiants.

Que font ces étudiants, dont j'ai essayé de vous décrire l'entourage et la physionomie? Ils travaillent d'abord; en second lieu ils font acte de sociabilité, avec le dessein ultime de devenir, outre de bons spécialistes, des hommes et des citoyens.

Entrés au *College* avec le bagage littéraire et scientifique d'un de nos bons élèves de seconde, ou, si vous aimez mieux, d'un de nos moins bons bacheliers de rhétorique, ils se trouvent en présence de l'universalité des connaissances humaines, représentées par plus de six cents cours. Ils ont à choisir entre les enseignements qui se donnent chez nous dans les Facultés des Lettres et des Sciences, à l'Ecole des Hautes-Etudes, à l'Ecole des Chartes, à l'Ecole des Sciences politiques, au Muséum, à l'Ecole Centrale, à l'Ecole des Mines, etc., et même au Conservatoire de musique et à l'Ecole des Beaux-Arts, (sauf bien entendu pour les cours pratiques). Le seul département de l'Université qui s'appelle *Faculty of Arts and Sciences*, enseigne les langues sémitiques, l'hébreu, l'arabe, le syriaque, l'assyrien, l'éthiopien et le phénicien; — le sanscrit; — les langues classiques, le latin et le grec; — les langues modernes, l'anglais avec l'anglo-saxon, l'allemand avec le gothique, le saxon et l'ancien haut allemand, le français, avec le bas-latin, le celtique, le vieux français et ses dialectes, l'italien, l'espagnol, le russe et le polonais, chacune de ces langues accompagnées des études littéraires et historiques qui s'y rapportent. Puis viennent la grammaire et la littérature comparées, l'histoire universelle, la science du gouvernement et l'économie politique, la philosophie, la pédagogie,

l'histoire de l'art et la musique théorique ; — les mathématiques pures, l'astronomie, la mécanique appliquée et la science de l'ingénieur, la science militaire, la physique, la chimie, la botanique, la zoologie, la géologie et la géographie, la science des mines et la métallurgie, l'archéologie et l'ethnographie, l'hygiène, et même la gymnastique rationnelle et la callisthénie. Je vous fais grâce du programme des autres Facultés.

Vous n'êtes pas sans appréhensions sur le sort du jeune homme de dix-huit ans jeté sur cet océan de connaissances, pour une croisière de quatre années. Ne soyez pas trop inquiets ; en l'embarquant on lui donne comme pilote un de ses professeurs, qui, pendant les quatre années de Collège sera son conseiller, son directeur intellectuel et beaucoup aussi une sorte de directeur de conscience laïque. Les quatre cents *freshmen* ou nouveaux sont répartis en quarante groupes et confiés, dix par dix, à un professeur qui entre en correspondance avec eux dès le milieu des grandes vacances. Le maître s'informe de leurs goûts, de leurs aptitudes, de leurs projets d'avenir, et, d'après les informations qu'il recueille sur ces divers chefs, leur propose un plan d'études, qui, une fois accepté, ne peut plus être changé. Les relations ainsi établies à la rentrée se continuent pendant le cours de l'année. Il est entendu que l'étudiant pourra aller frapper à la porte de son conseil à toute heure et en toute circonstance, se présenter à lui sans formalité de costume ou de langage, lui faire confidence d'un démêlé avec ses camarades, lui demander un encouragement dans un moment de défaillance, faire appel à son expérience et à sa sympathie pour résoudre les mille et un problèmes moraux, qui peuvent embarrasser une conscience de vingt ans.

Cette sorte de tutelle morale exercée par le maître sur l'élève est une institution touchante et dont maîtres et élèves ont tiré les meilleurs fruits. Sans doute l'obligation ainsi imposée à des professeurs déjà chargés de neuf heures de cours par semaine, sans préjudice des interminables séances hebdomadaires de la Faculté, ne laisse pas d'être

lourde ; mais ils l'acceptent allègrement, tant il y a de plaisir rafraîchissant, de leur propre aveu, dans ce contact direct avec la jeunesse, et de douce satisfaction à voir se former les intelligences, s'affermir les caractères et naître les vocations.

Ai-je besoin de dire quels sentiments de respect, d'affection et de reconnaissance grandissent chez les jeunes gens, pour des professeurs qui leur témoignent tant de sollicitude, et qui, déposant la pompe doctorale, se montrent à eux dans la qualité d'amis accueillants et dévoués ? Qui ne garderait toute sa vie, comme un trésor précieux, le souvenir des heures passées avec le professeur Norton ? Descendant d'une des plus vieilles familles de la Nouvelle-Angleterre, connu dans tous les pays de langue anglaise par sa traduction de Dante, et plus encore peut-être par ses amitiés célèbres avec les grands hommes de la seconde moitié du siècle, avec le poète Longfellow, le critique Lowell, dont il a édité la correspondance, Carlyle, qui lui a légué ses mémoires posthumes, Ruskin, dont il possède de précieux cahiers d'esquisses, Darwin, Matthew Arnold, Burne Jones et d'autres encore, le professeur Norton aime à s'entourer, à ses soirées intimes du Jeudi, de tous les étudiants qui méritent ses avances. Sa langue limpide, distinguée sans effort et comme attique par essence, son ton de voix chaud et vibrant, sont bien faits pour persuader ceux qui nourissent encore le préjugé qu'il y a un anglais d'Amérique, que c'est peut-être dans certains milieux cultivés de la Nouvelle-Angleterre qu'il faut aller chercher l'anglais le plus pur, exempt des affectations londonniennes et puisé aux vraies sources de la prose classique. Dans les jugements du professeur Norton sur les hommes et les choses, comme dans tout ce qui l'entoure et porte le cachet de sa personnalité, dans les tableaux qui tapissent sa maison, dans les manuscrits, les cahiers d'esquisses, toutes les raretés qui composent ses collections, s'épanouit la fleur de l'humanisme : pas un objet de beauté et pas un sujet des plus graves méditations humaines qui lui soient étrangers.

Pour de tout autres raisons et par contraste même, on ne rapporte pas une moins forte impression d'une visite au

professeur Kittredge, l'érudit philologue. On le surprend dans un désordre pittoresque de volumes, de manuscrits, d'épreuves d'imprimerie, jonchant le sol, envahissant les sièges, s'élevant en piles hérissées sur les étagères, tandis que le maître, avec un bon sourire, se charge d'une brassée de *Grundrisse*, d'*Archive* ou de *Zeitschriften*, pour débarrasser un fauteuil.

Je n'exagérerai rien en affirmant que plus d'une vocation scientifique a été déterminée par ces relations intimes de maître à élève, qui ont révélé à l'élève la noblesse, la haute dignité et les joies pures de l'existence du travailleur.

Les étudiants du *College*, ou sous-gradués, sont tenus de suivre par an au moins quatre cours, chacun de trois heures par semaine, soit douze heures de cours par semaine, et de passer autant d'examens de mi-année et de fin d'année qu'ils suivent de cours, soit trente-deux examens pendant leurs quatre années d'études. Après quoi, si leurs notes, leur *record* comme ils disent, est satisfaisant, ils obtiennent le grade de bachelier-ès-arts (A. B.) Je comparerais ce grade à notre licence, si les études qui y conduisent, les méthodes, l'esprit de l'enseignement et le caractère des examens ne rendaient toute comparaison impossible. En tout cas, c'est rester dans les strictes limites du vrai, de dire que ce grade est supérieur à notre baccalauréat par deux années de fortes études. Si le bachelier de Harvard ne passe pas dans une des Ecoles professionnelles ou ne quitte pas l'Université pour entrer dans la vie pratique, il reste à l'École des gradués, ou École des hautes études scientifiques et littéraires. Après un an d'études comme gradué, en se soumettant à l'obligation de suivre douze heures de cours et de passer huit examens, il peut obtenir le grade de maître-ès-arts (A. M.) Après deux ans, il peut devenir docteur (Ph. D.), sur la présentation d'une thèse manuscrite et après un examen oral portant sur les connaissances d'érudition que comporte sa spécialité.

L'École des gradués n'est que le prolongement du *College*, dont elle est sortie, il y a une trentaine d'années, par une

évolution lente, déterminée, soutenue et accélérée par les progrès de la science allemande, dont l'influence devint alors et demeure aujourd'hui prépondérante en Amérique. Il n'y a qu'une différence de degré entre les cours pour les gradués et ceux du *College* ; l'enseignement, les méthodes, les examens y sont les mêmes ; les candidats bacheliers et les candidats maîtres-ès-arts se rencontrent souvent sur les mêmes bancs. Il est donc légitime de réunir ces deux aspects de l'organisme universitaire dans un jugement d'ensemble et c'est ce jugement que je vais essayer d'esquisser en quelques mots.

Pour vous donner une idée compréhensive d'une grande Université américaine, je vous demanderai de vous représenter un vaste établissement industriel, ou un des grands magasins de nos métropoles modernes, où tous les articles qui sont de quelque utilité sous le soleil sont manufacturés, étiquetés et vendus. L'Université américaine est une manière d'usine pour l'élaboration, la répartition et la diffusion de la science universelle. A y réfléchir, qu'y a-t-il d'étonnant, dans le siècle des machines, où l'ouvrier lui même, par la spécialisation excessive, est devenu une sorte d'automate ; qu'y a-t-il d'étonnant dans le pays qui est, si je puis dire, le terrain de culture du machinisme, que les Universités deviennent aussi de grandes machines aux rouages compliqués ? On acceptera comme un signe des temps de trouver les Universités américaines régies par les trois grandes lois économiques de la production : la division du travail, la spécialisation de la main d'œuvre et l'organisation, sans laquelle les deux premières se perdraient en efforts inutiles.

A Harvard, la matière enseignée est divisée et subdivisée à l'infini et le travail d'enseignement se morcelle en divisions et en subdivisions correspondantes. Là où un sujet est représenté chez nous par dix cours, ils en ont trente ; là où nous avons deux professeurs, ils en ont dix ; là où nous avons un examen tous les deux ou trois ans, ils ont huit examens par an. Dans nos Universités, un étudiant de lettres

croit avoir beaucoup fait quand il a passé six heures par semaine aux cours et aux conférences. Aux cours, il recueille des faits précieux sans doute, mais surtout il a l'exemple du traitement achevé d'un sujet, il prend une leçon de méthode, il reçoit le stimulant que la science, unie à l'art de la mise en œuvre, et l'érudition, vivifiée par l'esprit généralisateur, ne peuvent pas manquer de lui donner. Aux conférences, il applique lui-même la méthode enseignée et il apprend à tirer des faits les conclusions qu'ils impliquent, par le travail de pensée. En somme, il n'a reçu de ses professeurs qu'une somme minime de connaissances effectives et il n'a traité sous leur direction qu'un très petit nombre de sujets. Mais il a acquis le goût du travail littéraire, il s'est mûri l'esprit, il a pris des points de repaire, en un mot il s'est rendu capable d'apprendre, car apprendre est l'œuvre de toute la vie.

L'étudiant de lettres de Harvard arrive à l'Université avec le dessein arrêté de parcourir en quelques années tout le domaine d'une spécialité, lettres anciennes, études d'anglais ou études de langues vivantes. On lui sert la besogne toute mâchée sous forme de vingt cours de latin, autant de grec, dix-neuf cours de français, trente d'anglais, chacun de trois heures par semaine. Il croit avoir accompli sa tâche, moins quand il a atteint un certain développement d'esprit et une certaine capacité de penser, que lorsqu'il a enfin fermé le cercle de la vaste carrière que lui trace l'Université. Il n'est pas rare d'entendre un étudiant vous dire qu'il ne lui reste plus qu'un cours de topographie athénienne à suivre pour avoir achevé ses études de grec, ou un cours de vieil islandais, pour avoir achevé ses études de philologie anglaise. S'il nous restait des doutes sur l'idéal qu'on lui propose, le caractère des examens achèverait de nous convaincre. Au lieu de ne revenir, comme chez nous, qu'à de longs intervalles et de fournir la preuve, non seulement de compétence dans une spécialité, mais de culture générale, de personnalité, de qualités de composition et de style, il y a autant d'examens que de cours, ils portent uniquement sur la matière enseignée, n'exigent ni personnalité, ni talent de

présentation et ne sont en somme qu'un exercice de mémoire et d'agilité de poignet. Il en est de l'étudiant américain comme de l'apprenti ébéniste, qui ne peut passer ouvrier si, après avoir appris le tournage, le découpage, le collage, le vernissage et la marquetterie de bois, il lui reste encore à apprendre la marquetterie de cuivre.

Il ne faut pas s'y tromper, ce cycle d'études, qui semble embrasser tant de choses, suppose la spécialisation et y aboutit. Les professeurs sont de toute nécessité des spécialistes. Puisqu'il existe pour chaque matière une série de cours, qui en représentent ensemble toute l'étendue et qui sont aussi fixes que la science est immuable, les professeurs, au lieu de renouveler leur enseignement et de le faire coïncider avec leurs travaux personnels, comme dans nos Universités, sont attachés à demeure à certains cours qui deviennent leur domaine exclusif. Mais les étudiants, ceux qui parcourent toutes les étapes du cycle, doivent sans doute à la spécialisation de leurs maîtres une des cultures les plus larges qu'il soit possible de recevoir? — Il n'en est rien. Rappelez-vous l'ébéniste. Si bon ouvrier qu'il soit, il n'en est pas architecte ; il ne sait pas, avec l'ébénisterie, la maçonnerie, la charpente, la serrurerie, la plomberie, qui seules lui donneraient ce qui, dans le bâtiment, est la culture générale. Aussi bien, dans l'ordre intellectuel, des moyens qui portent le vice originel de spécialisation ne peuvent pas conduire, dans les résultats, aux larges aperçus, aux vues d'ensemble, aux généralisations compréhensives. Le lettré diffère de l'ébéniste en ceci, que, fût-il arrivé à la possession du savoir universel, il resterait encore spécialiste par le point de vue. Les Américains, comme les Allemands, leurs maîtres, sont spécialistes par l'esprit qui règne dans leur enseignement supérieur, et par la direction qu'ils donnent à l'activité de leur pensée. Ils ne conçoivent guére que la science des faits. L'esprit anglo-saxon positif et concret dans la vie, reste positif et concret dans la science. La contagion du modernisme s'ajoutant par surcroît à ce trait héréditaire, exaspère chez eux les qualités positives : dans un siècle où

les méthodes exactes, observation, expérimentation, mesure quantitative et analyse infinitésimale, cherchent à envahir même les sciences morales, la poussée devait fatalement se faire sentir jusqu'à la source même de l'activité intellectuelle, jusqu'à l'enseignement des Universités. Aussi qu'arrive-t-il ? Ils se défient de l'esprit littéraire et tiennent en suspicion le goût critique, ils se défendent de l'enthousiasme et boudent à l'éloquence, ils se gardent de faire usage de la pensée généralisatrice. Mais ils fouillent les parchemins et exhument les grimoires, ils pâlissent sur les vieux idiomes barbares, ils étudient les monuments les plus anciens des littératures, ils compilent, compulsent, contrôlent des dates, établissent les sources — et, au milieu de ces minuties et de ces détails, ils risquent de perdre de vue le rhythme de la pensée. L'histoire est à la fois l'école de la vie et une chaîne d'événements : ils négligent l'enseignement moral de l'histoire et se limitent à l'investigation des faits. La philosophie est à la fois, par la métaphysique, un élan de l'âme transcendantale et, par la psychologie, une science d'observation : ils multiplient les laboratoires de psychologie expérimentale. La littérature est à la fois le monument suprême de la pensée et de la puissance créatrice de l'humanité et un document linguistique : ils la réduisent à la philologie et à la recherche des origines.

L'uniformité d'esprit qui règne dans une Université américaine ne saurait être établie, et les innombrables cours dont se compose son enseignement ne pourraient être coordonnés, sans une forte organisation. Cette organisation est l'œuvre du Conseil de Faculté, le pouvoir centralisateur de l'Université. Le Conseil de Faculté est une sorte de syndicat, qui a son état-major de direction et d'administration, ses groupements partiels ou départements, qui décide des nominations et des renvois de professeurs, élabore les programmes, décrète les méthodes et l'esprit de l'enseignement et, d'une façon générale, donne le branle à toute la machine universitaire. Pour y être admis, il faut donner des garanties qu'on n'y fera pas disparate ; pour en recevoir une fonction, il faut abdiquer de sa personnalité ce qui ne se conforme pas

à ses principes. Ce syndicat a son service d'importation et d'exportation. Il y a quelques années, la Faculté de Harvard ayant reconnu le besoin d'un cours de celtique pour compléter le département de philologie, le Docteur Robinson fut délégué en Irlande, et, à son retour, tous les professeurs de la section suivirent son cours. D'autre part, les jeunes docteurs formés chaque année par l'Université, exportent ses méthodes et son esprit dans les établissements de moindre importance; ils restent en rapports avec la direction centrale et ils reviennent de temps en temps se retremper à la source des bonnes doctrines.

Mesdames et Messieurs, je dois tempérer la critique que je viens de faire, de toutes les réserves qu'il serait étrange qu'il n'y eût pas lieu de présenter, dans un jugement d'ensemble sur une grande et belle institution comme Harvard. De brillantes personnalités font éclater en plus d'un endroit les barrières trop étroites de l'esprit dominant et des méthodes officielles. Le professeur Norton prolonge les traditions d'humanisme établies autrefois par les Longfellow et les Lowell; le professeur William James défend les droits de la psychologie d'intuition et de la métaphysique ; le professeur Shaler est un géologue chez qui veille le vétéran de la Guerre de Sécession et qui sait enflammer les jeunes de l'ardeur de son patriotisme; un anglicisant comme le professeur Kittredge et un helléniste comme le professeur Goodwin seraient partout hors de pair ; de jeunes professeurs d'anglais et de français font de louables efforts pour arracher les lettres à l'ornière de la philologie.

J'ai fait une querelle à Harvard, non pas pour condamner ce qu'il a, et qui est excellent, mais pour indiquer ce qui lui manque. L'enseignement littéraire supérieur, qui est l'originalité et l'honneur de nos Universités, qui est le produit naturel du génie français, et dont les méthodes ont été éprouvées par une longue expérience, n'existe pas à Harvard. Ils ont l'enseignement littéraire secondaire, quelque chose comme une classe de rhétorique divisée en cinquante cours et répartie sur quatre années. Cet enseignement est parfai-

tement adapté aux besoins des sous-gradués, et voilà pourquoi j'ai pu dire tout à l'heure que ces jeunes gens de toutes les conditions trouvaient à l'Université une culture générale. Mais aucun enseignement ne prépare les gradués de la Faculté des Lettres à faire œuvre de critique indépendante et personnelle ; aucun exemple, aucune tradition, aucune ambiance ne leur inspirent l'amour de l'humanisme. Comme en font preuve les thèses de doctorat, ils se portent en masse vers la philologie et vers l'histoire littéraire considérée comme l'étude des origines et des sources.

Après avoir relevé cette lacune, je ne saurais faire trop d'éloges de l'ardeur scientifique qui anime professeurs et étudiants. On place très haut l'idéal de l'érudition à Harvard. Connaissance des langues anciennes, d'au moins deux langues modernes et de plusieurs vieux idiomes barbares, assimilation des méthodes patientes, laborieuses et souvent répugnantes de l'investigation, connaissance des sujets connexes et des sciences auxiliaires qui éclairent une spécialité, obéissance absolue à la loi de précision et de probité scientifiques, mémoire nourrie de faits et toujours prête à les avancer comme preuves à l'appui, intelligence ouverte aux détails et prompte à saisir les relations, telles sont quelques-unes des qualités exigées des futurs érudits. Ils acceptent toutes les obligations qu'on leur impose et se mettent à la besogne avec une vaillance, que modère seule leur capacité de résistance physique. Nos étudiants français, qui, trop souvent, ne travaillent que pour l'examen et, parmi les matières de l'examen, négligent celles " qu'ils n'ont pas de chances d'avoir ", seraient étonnés de la soif d'apprendre que manifestent les étudiants américains, et de la persistance volontaire de leur labeur, toujours en quête d'un nouvel objet. D'eux-mêmes, ils fondent des associations scientifiques, le Club Classique, la Conférence de Langues Modernes, le Colloque de Botanique, etc., où ils s'exposent les uns aux autres le résultat de leurs recherches et provoquent la discussion contradictoire. Les professeurs se font un devoir d'assister de temps en temps à ces séances, à titre de simples audi-

teurs, apportant à ces rudes travailleurs le meilleur encouragement qu'ils puissent recevoir, la présence de leurs maîtres, et, à l'occasion, élevant le débat par l'autorité de leur parole. A côté de l'enseignement officiel, professeurs et étudiants travaillent ainsi, par pur dévouement scientifique, à l'avancement de la science américaine (1).

J'aurai achevé ces considérations rapides sur les études américaines, quand j'aurai noté deux pratiques qui font leur originalité et, en partie, leur force, et que je propose sans restriction à l'imitation de mes compatriotes.

C'est en premier lieu l'habitude des voyages, qui est définitivement entrée dans les mœurs des étudiants américains. Ils ont commencé à voyager, il y a trente ans, parcequ'ils ne trouvaient pas chez eux les études supérieures dont ils étaient avides. Ils continuent à voyager, aujourd'hui que leurs Universités ne le cédent à aucune, pour les avantages qui leur semblaient autrefois accessoires et qui sont devenus leur objet principal. Ils pratiquent, dans le pays même, les langues étrangères ; ils visitent les galeries et les musées ; ils associent leurs souvenirs historiques au théâtre même des événements ; ils apprennent à apprécier des aspects naturels variés ; ils observent les mœurs des peuples et leurs institutions, et,— ce qui leur manque tant en Amérique — ils se rassasient du parfum d'art et d'antiquité qui flotte autour des belles et vieilles choses. Ils viennent tous, non seulement lettrés et historiens, mais mathématiciens, chimistes et géologues. Même quand ils ne gagnent aucun avantage précis, on s'aperçoit à leur ouverture d'esprit, à la variété de leurs impressions et à la richesse de leurs souvenirs, qu'ils ont rompu les entraves des préjugés locaux et secoué la poussière du provincialisme. Le brillant renom des Universités allemandes les attira en foule chez nos voisins d'outre-Rhin, et il ne traversaient guère notre pays qu'en touristes. J'ai la satisfaction de pouvoir dire aujourd'hui que le rapide progrès des Universités françaises n'a pas échappé à leur atten-

(1) V. Appendice I.

tion et qu'une dérivation du courant d'émigration commence à s'infléchir vers la France. Cette année la seule Université Harvard a envoyé trois gradués comme étudiants réguliers à la Sorbonne.

Une autre pratique des Universités américaines, qui est digne de retenir l'attention et de provoquer l'imitation, c'est l'appel qu'elles font périodiquement à des conférenciers étrangers. C'est ainsi que, pendant mon séjour à Harvard, M. Dörpfeld, directeur en second de l'École allemande d'Athènes, est venu exposer en allemand le résultat des récentes fouilles de l'Acropole ; que MM. Brunetière et Doumic sont venus faire en français des conférences, l'un sur Molière, l'autre sur le mouvement romantique; que le professeur Knight d'Edimbourg est venu parler de la philosophie de Platon. Quel stimulant pour l'étude des langues étrangères ! Quelle probante démonstration par le fait du caractère international de la science et de la nécessité pour le savant de se tenir informé des travaux des étrangers ! Et quelle urbanité dans le procédé ; quelle aimable façon de jeter les bases de la confraternité de la pensée ! Sans doute si nous ne pouvons pas espérer pour une de nos Universités la munificence « américaine » de ce jeune étudiant de Harvard, de ce M. Hyde, qui a versé 150.000 francs dans les caisses du Cercle Français de Harvard pour fonder une conférence française, du moins il pourrait se faire que plusieurs Sociétés des Amis de l'Université s'unissent pour appeler un Allemand, un Anglais ou un Américain de marque à faire son tour de nos Universités de France. Les bonnes volontés sont prêtes, je le sais ; n'est-ce pas là une des occasions qu'elles attendent pour se montrer ?

IV.

Mesdames et Messieurs, ce ne sont pas tous les étudiants qui apportent au travail intellectuel l'ardeur infatigable et l'application un peu fébrile des gradués et des futurs érudits. Beaucoup d'entre eux sont attirés à Harvard, comme les

Anglais à Oxford, moins par les ressources scientifiques de l'Université que par ses avantages moraux et sociaux ; moins par le renom de ses professeurs et de son enseignement, que par sa réputation comme centre d'un certain esprit et comme foyer d'un certain mode d'énergie civile et politique ; moins par sa capacité à former les intelligences, que par son efficacité à façonner les caractères. C'est par les associations d'étudiants qu'un séjour à Harvard, comme un séjour à Oxford, devient un apprentissage de la vie publique, une préparation aux relations d'homme à homme dans la société et une école de la vie.

Les associations scientifiques, dont j'ai parlé, ont un caractère à part : elles réunissent surtout les gradués, les futurs universitaires. Les Comités de rédaction des journaux tiennent du club littéraire et de l'association commerciale : ils ont leurs chroniqueurs, leurs critiques, leurs poètes.... et leurs hommes d'affaires, qui rendent l'entreprise lucrative.

Les associations que je pourrais qualifier d'économiques, fournissent peut-être la preuve la plus frappante de l'initiative et de la bonne entente dont sont capables les étudiants américains. La *Harvard-Dining-Association*, sorte de mess gigantesque, qui réunit onze cents dîneurs dans la nef de Memorial Hall, est l'œuvre spontanée des étudiants. Son président et son comité élus louent les services d'un intendant de métier, qui fait les achats et dirige un personnel de deux cents domestiques. Un trésorier salarié fait rentrer chaque trimestre les sommes dues par les participants. Les avantages de l'association sont tels, qu'à Memorial Hall on a l'abondance et le luxe d'un grand hôtel pour vingt francs par semaine (1). Une organisation similaire, le *Foxcroft Club*, fréquentée par les étudiants moins fortunés, fournit une nourriture frugale mais saine à partir de dix sous par repas. Une récente donation de 70.000 dollars va lui permettre d'échanger pour un hôtel spacieux le local délabré que lui prêtait l'Université. Une *Coopérative* comptant plus de quatre mille

(1) V. Appendice II.

adhérents et administrée aussi par un comité élu, fournit à des prix très réduits la librairie et la papeterie, l'habillement et les accessoires de jeux.

Les associations religieuses reflètent les nombreux aspects que prend le sentiment religieux dans le pays de l'individualisme à outrance, depuis celles des catholiques orthodoxes qui s'abstiennent des discussions sur le dogme, jusqu'à celles des méthodistes et des quakers, qui improvisent des offices laïques et appellent l'inspiration du Très-Haut. L'*Union religieuse* de Harvard a fait la tentative intéressante d'appeler toutes les confessions à une coopération fraternelle ; c'est la répercussion à l'Université du grand mouvement de conciliation religieuse, sur le terrain de la doctrine spiritualiste et de la morale chrétienne, qui a déjà provoqué le Congrès des Religions de Chicago (1).

Les associations sportives sont un des organes vitaux de l'Université. Elles entretiennent les traditions d'une race qui, de temps immémorial, a estimé la force physique, même relevée d'un soupçon de brutalité, au même titre que la plus belle intelligence ; qui ceint d'une auréole de gloire le front du boxeur Corbett ; et qui élit gouverneur de New-York, non pas M. Roosevelt, écrivain et homme d'Etat, mais le colonel Roosevelt, du régiment des Rudes Chevaucheurs. Elles réalisent l'idéal de l'éducation anglo-saxonne, la seule qui, de nos jours, comme autrefois les Grecs, cherche à développer harmonieusement les muscles et les facultés mentales, et à enfermer une belle âme dans l'habitacle d'un beau corps. Enfin les athlètes des Universités font entendre, à notre époque prosaïque de machinisme et de combinaisons financières, comme un écho des temps héroïques des grands coups de lance et des bruyants chocs d'armures : les grands matchs de foot-ball entre Harvard et Yale, l'Université rivale, qui attirent à Cambridge vingt-cinq mille spectateurs, ont leurs corps-à-corps, leur stratégie, leurs cris de défi et leurs acclamations de victoire, leurs blessés, leur sang versé, et les

(1) V. Appendice III.

noms des joueurs, comme autrefois ceux des vainqueurs du stade, volent de bouche en bouche sur les lèvres des hommes.

En opposition au fracas, à la publicité tapageuse, à l'enivrement de gloire des rencontres athlétiques, les sociétés de discussion, ou *Debating Societies*, poursuivent modestement une œuvre de haute utilité, dont les effets se répercutent dans tout le pays. Ce sont de véritables Parlements en miniature, avec leur cérémonial, leur langage officiel, leur bureau, leurs orateurs, leurs débats. On y agite les problèmes politiques, civils, constitutionnels, ou internationaux. Les orateurs, inscrits pour ou contre la proposition en discussion, ont un quart d'heure pour faire l'exposition de leur thèse, et cinq minutes, après que tous ont parlé, pour improviser une réfutation de leurs adversaires ; puis s'ouvre le débat général où tous les assistants peuvent porter une motion, proposer un amendement, ouvrir des aperçus nouveaux; un vote général déclare la résolution, ou, comme nous dirions, l'ordre du jour, accepté ou repoussé. Si vous étiez entrés avec moi dans un de ces débats, vous auriez été frappés de l'ordre qui y règne, de l'obéissance de tous aux ordres du président, du sérieux et même de l'intensité d'attention des assistants, de la compétence, quelquefois du talent des orateurs. En voici un qui prend possession de la tribune, le sourire aux lèvres, la démarche cavalière, le geste conquérant, d'un air de dire : " Ma cause est gagnée d'avance ; je suis bien bon de la défendre ; voyez plutôt... ", et sa parole vibre, son ton de voix emplit la salle, sa prestance commande l'attention ; il est humoristique ; il fait des traits et renchérit sur ses traits. Il descend au milieu d'un tonnerre de bravos. Celui qui lui succède a pâli soudain au moment de monter à la tribune ; la feuille où il a jeté le plan de son discours tremble dans sa main ; il parle, et sa voix faiblit à la chute des phrases. Pourtant il va jusqu'au bout, son argumentation est serrée et son expression claire ; il termine sans exciter l'enthousiasme, mais un murmure d'approbation le récompense de l'effort qu'il vient de faire pour surmonter sa timidité natu-

relle. S'il n'a pas brillamment réussi pour un coup d'essai, il n'en tirera pas moins de fruit pour l'avenir.

Aux *Debates*, on ne se dépense pas en beaux discours et en périodes sonores. Les Anglo-saxons se défient des théories dédaigneuses des faits, des spéculations abstraites imaginées à plaisir en dehors de la réalité, de tout ce que Burke appelait " la métaphysique de la politique ". Les jeunes Harvardiens discutent de points précis de politique pratique, et les éclairent par les statistiques, les lois économiques, les précédents historiques. Ils s'initient dès vingt ans aux notions fondamentales et aux principes éprouvés de gouvernement, établis sur cent vingt ans d'expérience parlementaire, que la classe dirigeante d'une démocratie a le devoir de connaître, parcequ'elle a le devoir d'influer sur les destinées du pays.

J'arrive aux associations dont les effets, pour ne pas se traduire en victoires dans les tournois de muscles ou dans les joutes oratoires, n'en sont pas moins sensibles dans l'éducation des Harvardiens. Ce sont celles qui ont pour principe la similarité de goûts littéraires ou artistiques, et celles qui réunissent les jeunes gens du même monde par esprit de sociabilité ou même par esprit de snobisme.

Il y a des associations musicales. La fanfare fait éclater des marches guerrières pendant les matchs de foot-ball et, après la victoire, conduit par la ville une procession houleuse et vociférante, qui célèbre le triomphe du *'Varsity Team*, de l'équipe de l'Université, par un débordement de joie physique. L'orchestre de l'Université répond à l'appellation innocemment pédantesque de *Sodalité Piérienne*, où résonne comme un écho de la langue de l'escholier de Rabelais. Le *Banjo Club* emprunte aux ménestrels négres leur instrument favori, — qui n'a d'ailleurs d'artistique que la couleur locale. Le *Glee Club*, ou société chorale, a le dépôt des vieux chants d'étudiants, qui se transmettent traditionnellement de génération en génération.

Si vous jugiez par le nom du *Cercle Français* de son caractère, vous le prendriez sans doute pour une de ces associations scientifiques que je vous ai décrites. Il n'en est rien. En Amé-

rique, la connaissance du français n'est pas une branche du savoir, c'est un talent de société. Savoir l'allemand, voilà qui est œuvre sérieuse et digne des efforts d'un érudit. Mais on parle français comme on joue du piano ou comme on récite des vers de salon ; c'est l'achèvement de l'éducation mondaine. Aux séances mensuelles du Cercle Français, on entend, il est vrai, une conférence faite en français par un professeur, mais surtout on boit, on fume, on chante, on rit ; on échappe pour une soirée à la tension et à la contrainte de la respectabilité anglo-saxonne ; on vient chercher la détente du laisser-aller français. Car on ne nous prend guère au sérieux en Amérique. On nous considère comme le peuple gai par excellence, comme celui qui sait le mieux jouir de la vie, comme une nation d'aimables épicuriens, ou, comme disait Matthew Arnold, " d'hommes sensuels moyens ". On attend d'un Français, en Amérique, qu'il soit amusant, avec une pointe de grivoiserie et d'effronterie spirituelle, qu'on ne permet qu'à lui — et il y a trop de Français en Amérique, qui confirment cette opinion. Aussi devons-nous savoir grand gré aux professeurs de français de Harvard, qui luttent par la parole et par l'exemple, et aux Américains éclairés comme M. Hyde, qui appellent en Amérique des Français dont nous sommes fiers, de présenter à leurs compatriotes ce qu'il y a de délicat dans notre art, de puissant dans notre littérature et de grand dans notre civilisation.

Le Cercle Français a pour seconde raison d'existence la représentation annuelle d'une pièce de Molière. Les deux pièces que j'ai vues, le *Médecin malgré lui* et le *Bourgeois Gentilhomme*, ont été données avec un entrain et une sincérité d'efforts, qui compensaient largement quelques duretés de prononciation. Dans la cérémonie du *Bourgeois*, en particulier, la gaité communicative des exécutants et le luxe des décors et des costumes auraient pu rendre jaloux plus d'un de nos théâtres de province.

Il existe d'autres clubs, qui, comme le Cercle Français, sont institués à double fin de satisfaire en commun les mêmes goûts et de donner des représentations dramatiques régu-

lières. Ils ont leurs hôtels particuliers, d'une décoration souvent un peu criarde, mais d'un confort raffiné, avec une bibliothèque, un salon, un fumoir, quelquefois un théâtre qui peut contenir cinq cents spectateurs. Quelques-uns se glorifient d'une antiquité de plus d'un siècle, comme le *Hasty Pudding*, le Tôt-Fait, né de quelque joviale fantaisie culinaire, ou le *Porcellian*, portant dans son blason une tête de sanglier, qui a dû autrefois avoir une signification cynégétique. Les uns sont aristocratiques et tiennent à l'écart les escarcelles mal garnies en élevant leurs cotisations jusqu'à cinquante dollars. D'autres, comme le *Delta Upsilon*, le *Pi Eta* et autres *Greek-Letter-Societies*, sociétés dénommées par des lettres grecques, sont démocratiques, n'exigeant que la bonne humeur ou l'esprit comme conditions d'admission. Les uns exhument de vieilles comédies du temps de Shakspeare et donnent au public lettré de Cambridge et de Boston un plaisir délicat qu'il chercherait vainement sur les scènes publiques. D'autres composent des Revues annuelles qui traitent des menus incidents universitaires, mettent en scène les types originaux et les athlètes favoris, et se livrent à d'innocentes satires contre les professeurs. Dans la dernière Revue du *Hasty Pudding*, deux espèces de géants avaient été choisis pour personnifier les deux *bébés de la Classe* : jambes et bras nus, coiffés de la capote à brides du bébé britannique, conduits par une sémillante bonne française, qui leur arrivait au coude, ils zézayaient devant l'auditoire des chansons de nourrice démarquées et farcies d'allusions locales — avec quel succès de fou-rire, je vous le laisse à imaginer. Dans la même pièce, dans une prétendue course de taureaux, le toréador foudroyait l'animal furieux en se précipitant devant lui, un exemplaire de la Rhétorique du professeur X... à la main. Ailleurs, un parti de pirates échoué à Boston avait à choisir entre la mort ou le cours du professeur Z... à perpétuité — et ils choisissaient la mort sans phrases.

Les étudiants de Harvard ont même leurs sociétés secrètes, tout comme nous avons nos Francs-Maçons. Quand on rencontre dans les rues un grand dadais en redingote et en cha-

peau haut de forme, poussant une voiture de poupée, ou quand on voit à la sortie des cours un individu, qui n'a pas l'air d'un fou, se livrer tout à coup à des gambades et à des grimaces de clown, ou quand on se heurte devant Memorial à une sentinelle d'un nouveau genre, en casque de carton doré, un fusil d'enfant sur l'épaule, on sait que ce sont des candidats au *Dicky*, qui subissent les épreuves d'initiation.

Vous voyez qu'à Harvard, la jeunesse n'abandonne pas ses droits à la gaîté. Mais, Mesdames et Messieurs, les Associations, de quelque nature qu'elles soient, scientifiques ou artistiques, sérieuses ou frivoles, libérales ou exclusives, dévouées aux intérêts du corps ou à ceux de l'esprit, toutes sont de grandes écoles de solidarité. C'est là que se forme le puissant esprit de corps qui se montre dans toutes les occasions où l'Université est appelée à agir à titre collectif, et qui demeure vivace et agissant parmi les anciens élèves. C'est cet esprit de corps, qui, lors de l'élection présidentielle de 1896, a rendu possible une démonstration imposante des étudiants en faveur de la saine monnaie et de la politique honnête. C'est cet esprit de corps, qui inspire aux anciens élèves les incessants sacrifices d'argent qui assurent à l'Université un revenu annuel moyen de un million et demi. C'est lui qui permet aux Harvardiens de se prêter main-forte pour faire coin dans le pays, pour exercer une poussée dans la direction d'un idéal élevé de morale et de gouvernement. On connaît en Amérique l'esprit des *University-men*, qui oppose les vieilles traditions anglaises à l'esprit nouveau, déterminé en grande partie par l'infiltration de races bigarrées, que produisit l'immigration libre. Médecin, avocat, professeur, chef d'industrie ou d'exploitation agricole, l'*University-man* donne par sa conduite une haute leçon de civisme : il soumet la passion et le préjugé à la raison, il flétrit la calomnie et la dénonciation comme armes politiques, il unit l'esprit scientifique et le patriotisme dans le respect du droit et de la vérité, il pratique la vraie liberté, celle qui est faite de contrainte de soi et de respect d'autrui.

L'esprit de corps des étudiants de Harvard produit un véritable sentiment de patriotisme local, qui a son symbole dans une des cérémonies de fin d'année. A la fête de *Class-Day*, par laquelle la Classe des *Seniors* célèbre sa sortie de l'Université, les *Alumni* ou Anciens Elèves viennent faire acte de solidarité avec les étudiants et resserrer leurs liens avec l'Alma Mater en se mêlant aux démonstrations de joie des jeunes.

Un emplacement, consacré par la tradition, a été entouré pour la circonstance de tribunes provisoires, où se placent des centaines d'invités et que les toilettes claires des dames et des jeunes filles transforment en un parterre multicolore, dans les flots du soleil de juin. Au bas, les quatre classes du Collège : *freshmen*, *sophomores*, *juniors* et *seniors*, sont rangées en ordre serré, autour de leurs *maréchaux*. Les *Alumni* leur font face : magistrats, professeurs, hommes d'affaires, tous ceux qui ont pu venir sont venus, et leur groupe se parsème de chefs grisonnants. Alors les acclamations commencent, en l'honneur des morts glorieux de l'Université et des vivants qui ont conquis l'estime et le respect de tous : trois fois trois *Rah!* poussés par mille poitrines, suivis du nom qu'on honore. Les *Alumni*, graves, les cheveux gris au vent, lancent leur acclamation avec la même vigueur que les jeunes, et leur bel ensemble est salué des applaudissements de l'assemblée. Quand les hourras se sont apaisés, toute l'assistance debout entonne d'une seule voix l'hymne de l'Université, *Fair Harvard*, composé par un Ancien d'il y a cent ans, sur une touchante mélodie populaire.

L'année dernière, étant devenu moi aussi un *Alumnus* de Harvard, j'ai eu le droit de m'unir aux gradués de ma promotion pour prendre part aux acclamations de *Class-Day*. Au milieu de l'enthousiasme général, j'ai partagé et j'ai compris l'émotion des Harvardiens. Pour eux, ces sentiments de patriotisme local se confondaient avec l'amour de la grande patrie américaine. A moi, ils me rappelaient la patrie absente et dirigeaient mes pensées vers nos Universités françaises. Je songeais que, nous aussi, nous poursuivons une

œuvre nationale, et que cette œuvre sera achevée le jour où professeurs et étudiants, unis de relations plus intimes, travailleront en commun à la réalisation du même idéal moral, et le jour où les Universités et la nation, se connaissant mieux, se prêteront généreusement une aide mutuelle, la nation fournissant aux Universités leurs ressources et leurs moyens de prospérité matérielle, les Universités conduisant l'attaque contre le préjugé et l'intérêt et devenant effectivement le cerveau et la conscience de la nation française.

CHARLES CESTRE,

Professeur agrégé d'anglais au lycée Carnot,

A M. Harvard.

APPENDICES

Appendice I.

Je recommande spécialement à l'attention des étudiants d'anglais de nos Universités l'*English Department* de Harvard, que je considère comme unique par les ressources qu'il offre pour les études supérieures d'anglais.

Les Universités allemandes, dans le domaine des lettres, s'enfoncent de plus en plus dans l'érudition à outrance et se traînent dans la philologie, la critique de textes et l'étude des origines. On profite suffisamment de leurs travaux en suivant leurs publications dans l'*Anglia* et les *Englische Studien*. D'ailleurs elles n'offrent pas ce qu'un Français recherche autant qu'un enseignement : un milieu de langue anglaise.

Les Universités anglaises d'Oxford et de Cambridge sont avant tout des séminaires laïques où la noblesse et la bourgeoisie dirigeante du Royaume Uni viennent se pénétrer des traditions nationales, s'imprégner de l'esprit de caste et acquérir le poli du *gentleman*. Elles sont aristocratiques et exclusives ; le minimum de dépenses d'un étudiant modeste y est de cinq mille francs par an. Enfin, si elles sont, et demeureront longtemps, le refuge de l'humanisme, elles n'ont encore fait qu'une place insignifiante dans leurs programmes aux langues modernes, à la langue de leur pays comme aux autres.

Les critiques que j'ai faites au caractère positif et aux tendances concrètes des études américaines, s'appliquent aux méthodes générales d'enseignement et à l'attitude des étudiants. Je condamne l'accumulation des cours et l'abus du travail prescrit ; le retour trop fréquent des examens et leur

caractère mécanique ; le dédain de la pensée généralisatrice, qui contraste avec la vaillance et la vivacité d'intelligence apportées au travail d'investigation. Mais cette critique ne diminue pas la haute valeur des cours, considérés dans leur substance ; pour la plupart d'entre eux, je professe une sincère admiration. A la sûreté, à la précision minutieuse, à l'étendue du savoir allemand, les professeurs de Harvard joignent souvent une lucidité et une vivacité tout américaines, qui donnent à leurs expositions, sobres et tranchantes, le ton clair et direct du langage d'affaires. Dans le remarquable cours, où le professeur Kittredge explique six pièces de Shakspeare, en s'arrêtant à toutes les difficultés de vocabulaire et de texte, on sent la décision prompte d'un esprit rompu à toutes les subtilités du riche idiome elizabéthain, et qui en a, non plus seulement la connaissance approfondie, mais l'intuition. Dans le cours d'anglo-saxon, dont la méthode rapide et sûre rend les étudiants capables en huit mois de lire couramment la prose d'Alfred et de se diriger à travers les obscurités de Beowulf, on reconnaît l'esprit expéditif américain, qui se concilie avec une rigoureuse exactitude. Quelques professeurs font d'heureux efforts, dans la mesure où le leur permettent les principes dominants de l'enseignement, pour défendre les droits de la critique littéraire. Dans son cours supérieur de Composition anglaise, le professeur Wendell pose les bases de l'appréciation du style anglais avec l'autorité d'un lettré, qui a lui-même fait œuvre de critique, de romancier et de dramaturge. Le professeur Gates éclaire d'un jour très nouveau pour nous la critique littéraire, en y faisant une large place au point de vue éthique, c'est-à-dire en cherchant chez les auteurs leur conception de la vie spirituelle et morale.

Certain de recueillir à Harvard une collection précieuse de faits, de voir s'ouvrir devant lui nombre d'aperçus nouveaux et s'élargir l'horizon de sa pensée, assuré de récolter les fruits de l'effort d'adaptation à une vie intellectuelle étrangère, mis à même de se laisser gagner par la contagion de l'enthousiasme scientifique et d'apprendre à regarder au

delà d'un examen et d'une profession, si l'étudiant français craint d'être atteint par la rouille de l'esprit scientifique exclusif, qu'il se rassure. Rien ne l'oblige à faire abandon de son droit à la critique : aussi bien son esprit, façonné par les méthodes françaises, tout en subissant dans une mesure inoffensive et désirable, l'influence environnante, réagira de lui-même, par simple mouvement réflexe.

Laissant de côté les cours élémentaires de Composition anglaise, qui relèvent de l'enseignement secondaire, je donne ci-dessous d'après le *Catalogue* de l'Université, la liste des cours offerts par l'*English Department*. Je rappelle que cette liste est fixe et ne change pas comme chez nous chaque année. Les cours durent deux semestres et sont de trois heures par semaine ; les cours entre parenthèses ne sont faits que tous les deux ans ; les cours marqués du signe d (emi)-c (ours), ne durent qu'un semestre ou ne sont que d'une heure par semaine.

I. — Indistinctement pour les sous-gradués et les gradués.

1 d. c. Esquisse de l'histoire et du développement de la littérature anglaise.
2 d. c. Cours élémentaire d'anglo-saxon.
3 Chaucer (explication littérale).
4 Shakspeare (six pièces), explication littérale.
5 d. c. Bacon.
6 d. c. Milton.
(7 d. c. Littérature anglaise de la période elizabéthaine, de *Tottel's Miscellany* à la mort de Spenser.)
(8 d. c. Littérature anglaise, de la mort de Spenser à la fermeture des théâtres.)
(9 d. c. Littérature anglaise, de la fermeture des théâtres à la mort de Dryden.)
(10 d. c. Littérature anglaise de la période de la reine Anne.)

(11 d c. Littérature anglaise, de la mort de Swift à la publication des *Lyrical Ballads.*)

12 d. c. Littérature anglaise, de la publication des *Lyrical Ballads* à la mort de Scott.

13 d. c. Littérature anglaise, de la mort de Scott à la mort de Tennyson.

II. — Spécialement pour les gradués

(14 d. c. Grammaire historique anglaise.)

(15 d. c. Histoire et principes de la versification anglaise.)

16 d. c. Anglo-saxon ; Beowulf.

17 d. c. Anglo-saxon ; Caedmon, Cynewulf.

(18 *Early English ;* étude de la langue, de 1200 à 1450 ; *Maetzner's Altenglische Sprachproben.*)

(19 d. c. *Early English ;* les Romans en vers.)

20 d. c. Langland et Gower.

21 Littérature anglaise des XV^e^ et XVI^e^ siècles, dans ses rapports avec les littératures italienne et espagnole.

22 d. c. Les Ballades populaires en Angleterre et en Ecosse.

23 d. c. La critique littéraire en Angleterre depuis le XVI^e^ siècle.

24 Le drame anglais, depuis les Mystères jusqu'à la fermeture des théâtres.

25 d. c. Spenser.

(26 d. c. Le roman anglais de Richardson à Georges Eliot.)

27 d. c. Wordsworth, Coleridge, Tennyson et Browning.

28 Cours supérieur de Composition anglaise.

III. — Cours de recherche.

29 La littérature anglaise dans ses rapports avec la littérature allemande, de 1790 à 1830.

30 La littérature anglaise dans ses rapports avec la littérature italienne, au XVI^e^ siècle.

31 Histoire littéraire américaine.

IV. — PHILOLOGIE GERMANIQUE.

32 d. c. Gothique (introduction aux études de philologie germanique).
33 d. c. Vieux saxon.
34 Vieil islandais (sélection des Sagas et des Eddas).

V. — PHILOLOGIE ROMANE.

35 Les dialectes du vieux français ; étude spéciale de l'anglo-normand.
36 d. c. L'élément français en anglais.

VI. — CELTIQUE.

37 d. c. Vieil irlandais.
38 d. c. Moyen irlandais.

L'efficacité de ce bel ensemble de cours est assurée par la perfection des instruments de travail. Le Département d'anglais possède une bibliothèque spéciale, qui, lorsqu'elle fut récemment dédiée à la mémoire du regretté professeur Child, reçut aussitôt une somme de dix mille dollars, recueillie par souscription parmi les anciens élèves de cet érudit, doublé d'un homme de cœur. L'étudiant y trouve réunie une magnifique collection des plus récentes éditions, — publications des Sociétés scientifiques et littéraires, ouvrages de luxe, ouvrages à tirage limité ou destinés à une circulation privée, — qu'il prend lui-même sur les rayons, qu'il peut feuilleter à loisir et où il puise le goût de lectures étendues et discursives, un des plus puissants stimulants de culture générale. La Bibliothèque de l'Université, par une disposition libérale de son règlement, donne accès près des rayons aux étudiants qui préparent des thèses et des mémoires, à la seule charge de replacer les livres dont ils se sont servis. J'ai eu pendant deux ans ma petite table dans ce sanctuaire de pensée et de science, où, quand filtrait un rayon de soleil, les vieux infolios se faisaient souriants pour accueillir le travailleur. Un

classement à la fois simple et clair des ouvrages, par ordre de matières et par ordre chronologique, des écritaux suspendus à tous les rayons, qui en présentaient immédiatement le contenu à la vue, et, par surcroît, le catalogue de fiches qui occupait une grande salle du rez-de-chaussée, permettaient de mettre la main sans hésitation sur les livres dont on avait besoin. Que de temps de gagné, dans la préparation d'un travail qui nécessite beaucoup de recherches ! C'était une bibliographie toute faite et tangible, qui était là, sous vos yeux ; et comme, pour la période moderne de la littérature anglaise, la bibliothèque était très riche, c'était une bibliographie complète. Que de suggestions aussi se présentaient, par simple rencontre, quand vous parcouriez les rayons, et machinalement feuilletiez les livres ! Un coup d'œil distrait à une table des matières vous révélait une source de renseignements que vous cherchiez depuis un mois. Au souvenir de tant d'heures studieuses, agréables et fécondes, passées à la bibliothèque de Harvard, je sens ma reconnaissance croître par l'éloignement pour l'inépuisable complaisance de ses employés et pour la libéralité de son bibliothécaire, qui disait modestement : « Je ne fais qu'appliquer le plus simple des principes : c'est qu'une bibliothèque est faite pour s'en servir. » On nous fait trop souvent comprendre en France, qu'il y a plus de mérite qu'on ne pense à l'application de cette vérité élémentaire.

L'étudiant français qui, n'ayant pas eu la chance, donnée au petit nombre, de posséder en Angleterre des relations toutes faites, est tombé, un beau matin, dans un *boarding-house* de Londres, rempli d'employés de commerce et de provinciaux en villégiature, ou, échoué à Oxford, a trouvé les portes des Collèges fermées et la société des étudiants inaccessible, apprendra avec le sentiment de soulagement et de joie que j'ai connu, qu'Harvard ne lui offre pas moins de relations, agréables et distinguées, pas moins d'amitiés, chaleureuses ou utiles, que de ressources scientifiques. Dès qu'il se sera fait connaître de quelques professeurs, il aura l'agréable surprise de recevoir une invitation à dîner de l'un

d'eux, qui lui exprimera par cette délicate attention, son désir d'inaugurer un commerce plus intime. S'il sait se présenter et tenir sa place dans une compagnie, il n'y a que les limites de ses loisirs qui l'empêcheront d'étendre indéfiniment ses relations. Quand il aura donné des preuves qu'il est capable d'autant de loyauté, de franchise et de dignité de conduite que les jeunes Américains, il sera admis dans la société des jeunes filles, au salon, au tennis, aux *walking-parties* et aux *canoeing-parties ;* s'il sait observer, il n'y aura bientôt plus une délicatesse de l'âme anglo-saxonne, ni une subtilité de la langue anglaise qui lui échapperont. Les étudiants qui l'admettront à leur table à *Memorial Hall*, qui lui ouvriront le *Graduate Club*, la *Modern Language Conference*, le *Cercle Français*, la *Pierian Sodality*, et même les *Debates*, s'il veut essayer son talent oratoire, l'accueilleront avec une sympathie communicative et le mettront tout de suite sur le pied d'égalité avec eux. En Amérique, où il y a tant d'étrangers, l'étranger qui n'affirme pas sa nationalité d'une manière offensante, reçoit immédiatement le droit de cité de la patrie américaine. Notre étudiant aura mille occasions d'entendre exposer le point de vue anglo-saxon en littérature, en art, en éducation, en politique, de défendre son point de vue français, de discuter, d'argumenter — et non plus avec des compagnons de rencontre, que lui aura donné la cohabitation d'un *boarding-house,* mais avec ses pairs en éducation et en instruction, avec des esprits avertis et agiles, curieux de savoir et prêts à prodiguer eux-mêmes leurs richesses. S'il n'a pas la saine habitude des exercices physiques, on le pressera doucement d'entrer dans le *Boat-Club* ou le *Tennis-Club,* et on lui rendra les débuts faciles ; on se hasardera à le plaisanter, à charge de revanche ; si on en arrive au degré de familiarité de lui « monter une scie », spirituelle et bon enfant, il pourra se réjouir, il aura été définitivement investi *Harvard-man.* Et dans ces mille et un incidents de sa vie nouvelle, que d'occasions d'enrichir son anglais livresque de toute la saveur de la langue courante ! Quelle école de l'oreille, quelle pratique de cet instrument difficile

qu'est une langue étrangère ! — sans compter que c'est par ces expériences quotidiennes, la menue monnaie de la vie universitaire, qu'on arrive à pénétrer jusqu'au fond de l'esprit d'une race.

Est-ce la dépense qui fait reculer l'étudiant français ? Je suis à même de le rassurer sur ce point. La sollicitude du Comité de Patronage des Etudiants étrangers à Paris a obtenu de la Compagnie transatlantique une réduction de 30 0[0 en faveur des étudiants. Pour cinq cents francs en seconde, on peut faire le voyage de Boston aller et retour.

Si on a eu soin de se munir de vêtements pour l'année, la vie est sensiblement moins cher à Harvard qu'à Londres, grâce à la coopération. On trouve à Memorial Hall une pension d'une abondance et d'un luxe, que l'étudiant français ne connaît guère, pour 90 francs par mois. On loue une chambre garnie pour 50 francs, chauffage et éclairage compris. En mettant dix francs par mois pour le blanchissage, un étudiant d'habitudes frugales s'en tirera avec 1,500 francs pour les dix mois de l'année scolaire.

L'Université, avec une générosité pour laquelle je ne saurais trop lui exprimer ma reconnaissance, m'a accordé la remise des 750 francs de scolarité, en considération de mon *academic record*, et en reconnaissance de la libéralité avec laquelle les étudiants américains sont reçus dans nos Universités. Elle est prête à le faire pour les Français, soit boursiers, soit dûment recommandés par leurs professeurs. De plus, j'ai l'autorisation du président de l'Université Yale, à Newhaven (Connecticut), la seconde Université des Etats-Unis, d'annoncer que les mêmes conditions y seraient faites à nos compatriotes. Ce n'est pas encore tout. Grâce à l'infatigable amabilité de M. de Sumichrast, directeur du département de français à Harvard, un étudiant capable obtiendrait des travaux de correction de copies ou des leçons, qui, à raison d'une heure par jour, lui rapporteraient à peu près la somme de 1,500 francs, où s'élèvent ses dépenses brutes. M. Luquiens, le professeur de français de Yale, m'a généreusement promis de faire son possible pour procurer les mêmes facilités aux étudiants français.

La voie est ouverte, le séjour en Amérique est matériellement aussi facile qu'un séjour en Angleterre, et ses avantages innombrables, que je n'ai pu qu'esquisser ne souffrent pas la comparaison avec ceux qu'offre l'Angleterre, dans les conditions présentes. Que nos étudiants, en veillant à leurs intérêts, songent à rendre aux Américains la politesse qu'ils nous font en se dirigeant de plus en plus vers nos Universités, et pensent que, la France étant souvent mésestimée, dans les pays d'Outre-Mer, il y a une œuvre patriotique à accomplir en allant nous y faire connaître sous notre véritable jour !

Appendice II

STATUTS DE LA *Harvard-Dining-Association*

1. — L'Association est dirigée par un Président, un Vice-président et deux Directeurs par Faculté.

2. — Le Président et le Vice-président sont élus par vote général, les Directeurs par vote spécial dans chaque Faculté. Leur mandat dure un an. Les vacances survenant dans l'intervalle sont remplies par des élections similaires.

3. — Les Président, Vice-président et Directeurs règlent le régime de nourriture, maintiennent l'ordre dans le Hall, exercent un contrôle général sur les dépenses, et prennent toutes les mesures nécessaires au bien-être et à la commodité des membres, sous réserve d'approbation du Comité d'administration de l'Université. Ils ont le pouvoir de chasser tout membre coupable de désordres.

4. — Les Président, Vice-président et Directeurs nomment un économe qui a pour fonction d'examiner et d'approuver tous les comptes; de s'assurer que toutes les denrées, dont le paiement est exigé, ont été livrées; de tenir une liste hebdomadaire des membres présents et d'établir les réductions de prix pour cause d'absence, et, en général, de veiller à ce que les affaires de l'association soient conduites avec économie et exactitude. Il recevra un traitement fixé par les Président, Vice-président, et Directeurs, et il fera à ces derniers un rapport mensuel des recettes et des dépenses.

5. — Les règles suivantes seront observées :

On ne fera usage dans la salle, ni de vin, ni de bière, ni de boisson alcoolique, ni de tabac.

Le nombre des services au dîner sera de trois.

Les rôtis ne seront pas découpés sur les tables.

Il n'y aura de réduction de prix que pour les absences d'une semaine, ou pour les absences régulières tous les dimanches.

Tout membre peut se retirer à la fin d'une semaine en prévenant une semaine d'avance.

6. — L'association paiera au Conseil d'administration de l'Université, qui lui a avancé à ses débuts un capital de 360,000 fr., un intérêt de 6 % et une somme fixe par an, pour amortir la dette.

7. — Le Conseil d'administration de l'Université nommera un Intendant, pour faire les achats, diriger le personnel et veiller aux réparations urgentes. L'Intendant peut être renvoyé, après avis préalable, sur la demande des deux tiers des officiers de l'association. Il recevra un traitement fixe de 7,500 francs et 0 fr. 50 par tête et par semaine, si le prix de la pension ne dépasse pas 20 francs par tête et par semaine, le tant-par-tête diminuant de 0 fr. 05 par chaque 0 fr. 50 d'augmentation au delà de 20 fr.

Appendice III

Sociétés religieuses

Quelques questions traitées à l'Union religieuse de Harvard en 1897-1898, sous forme de conférences ou de débats contradictoires.

Le rôle de l'aspiration en religion.

L'éthique de la vie politique.

Le rôle et le champ d'action des esprits religieux.

Le rôle du rituel dans l'éducation de l'âme.

Initiative personnelle et dissidence religieuse.

Le Dieu le Plus Haut.

L'éthique de l'usure.

Ascétisme et le Saint-Graal.
Fonction de l'Eglise moderne.
Du plaisir.
Du danger de se prendre trop au sérieux.
Du salut éternel.
La vision divine. — Actes, XXVI, 19.
Erudition et christianisme. — Prov. III, 13-26.
La vie intérieure, arme contre le doute.

Appendice IV

DEBATING SOCIETIES

Quelques-uns des sujets traités pendant l'année 1897-98.

Les résolutions suivantes ont été défendues et combattues contradictoirement et finalement proposées au vote de l'assemblée :

Que les pouvoirs du *Speaker* du Congrès doivent être restreints.

Que les Etats-Unis et la Grande-Bretagne doivent agir de concert pour faire cesser les troubles en Turquie.

Que les Etats-Unis, adoptant le principe de l'introduction d'amendements rationnels dans la constitution, devraient établir un cabinet responsable.

Que le parti républicain ne devrait pas introduire dans son programme pendant le 54e Congrès l'extension du système protecteur.

Qu'un amendement à la constitution devrait donner pouvoir au Congrès de passer une loi uniforme sur le divorce, applicable à tout le pays.

Que les Etats-Unis doivent reconnaître aux Cubains la qualité de belligérants.

Que, dans les Etats où la population nègre est égale ou supérieure à la population blanche, un amendement constitutionnel, tendant à suspendre temporairement le droit de vote des nègres, est justifiable.

Que, admettant la prolongation de l'occupation de l'Egypte

par l'Angleterre, les Anglais doivent s'emparer du Soudan oriental.

Que, si les habitants sont consentants, les îles Hawaii doivent être annexées aux Etats-Unis comme territoire autonome, et ne doivent devenir un Etat qu'avec le consentement des autres Etats.

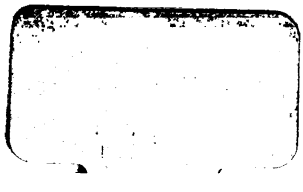
Que le conseil de Faculté de l'Université devrait traduire devant les tribunaux de droit commun les étudiants coupables de vandalisme sur les édifices.

Qu'un système de cours du soir devrait être établi à Harvard.

Que le comité de gradués pour les jeux athlétiques a rendu d'utiles services à la cause de l'athlétisme.

Que la décision de la Commission des bâtiments, défendant aux étudiants de recevoir des jeunes filles « non accompagnées d'un chaperon », n'est pas raisonnablement sujette aux critiques.

Que la décision du Conseil d'administration, à l'effet qu'un étudiant ayant remis un travail qui n'est pas de lui sera renvoyé de l'Université et son nom affiché publiquement, est justifiable.

L'œuvre des *Debating* a son couronnement dans les débats solennels qui ont lieu chaque année entre les grandes Universités rivales, devant un jury de trois membres, composé de personnages éminents au barreau, dans l'enseignement ou dans les lettres, en présence d'un nombreux auditoire. Les lauréats de ces concours oratoires ne le cèdent en popularité qu'aux vainqueurs des rencontres athlétiques.

IMP. J. BERTHOUD, 15, RUE BOSSUET, DIJON.